

LA CONVERSION  
JANUS  
S.O.C.L.E. I

Hervé DARQUES

Auto-édition

*Banlieue parisienne, 2 juin 2015, 5 h 44...*

Deux ans et demi... Même plus... Deux ans et presque neuf mois... Au plus loin qu'il s'en souvienne, tout avait débuté durant ce mois de septembre 2012. Allongé dans son lit, le regard perdu vers un plafond que la pénombre l'empêchait de distinguer, Mathieu Deville terminait de faire face à une nouvelle insomnie. Chaque nuit, le spectre des événements qu'il avait vécus et qui avaient poussé le chef de l'État à former S.O.C.L.E. – l'unité d'intervention non officielle dont il était l'un des deux uniques membres de terrain – revenait le hanter. Cela avait commencé quelques semaines après qu'il avait donné son accord et accepté d'endosser le costume d'un agent de terrain très spécial. La Section des Opérations Clandestines Libérée de l'État portait bien son nom : elle était une cellule dormante, prête à agir dans l'ombre sous le seul couvert du président Alain Chastaing. À l'origine, il y avait la Flamme Pourpre, fléau biologique qui avait été créé par un scientifique avide de pouvoir, brisé par la mort de sa femme, en association avec le deuxième plus haut personnage de l'État français, Philippe Faugier-Duteuil, président du Sénat et ami de longue date de Chastaing ; c'était tout du moins ce qu'avait cru ce dernier avant que le complot international n'avorte dans cet hôtel zurichois. L'affaire Kères avait été le déclencheur dans la tête de Chastaing : pour la deuxième fois, une conspiration terroriste était née au sein même de l'exécutif, impliquant un général et un ministre de l'Intérieur. Le président, dont les convictions étaient pourtant en totale opposition avec ce type de décision, s'était résolu à créer S.O.C.L.E. Il avait reçu Mathieu ainsi que Yann Marchereaux – l'autre membre de la section – et leur avait exposé son intention. Par deux fois la nation française avait failli sombrer dans le chaos le plus total, par deux fois le lieutenant Mathieu Deville avait réussi à contrecarrer les plans des terroristes. Chastaing ne supportait plus l'idée que l'attaque provienne des personnes les plus haut placées dans le gouvernement ou ses institutions. Il avait donc pris la décision, à contrecœur, de former une unité qui ne répondrait qu'à lui et dont l'existence ne serait connue de personne. Marchereaux n'avait pas eu le choix, se rappela le lieutenant. Mercenaire de son état, le président ne lui avait pas laissé d'alternative : il allait aider la nation, un point c'est tout. La menace d'une incarcération à vie dans une prison fantôme avait dû peser pour beaucoup. Cela s'était passé un an après les événements de Zurich.

Mathieu se tourna du côté de son épouse et écouta sa respiration : calme, régulière, paisible. Plus le temps passait, plus il était réveillé tôt. Il dormait trois heures – parfois quatre quand il avait de la chance – et voyait quotidiennement le chiffre « 2 » en lieu et place des heures sur l'écran de son réveil digital. À ce moment précis, il enviait sa femme. Que diable aurait-il donné pour dormir une nuit de huit heures ! Les médicaments ? Ils ne faisaient pas partie des solutions qu'il envisageait. Un psy ? Impossible. Comment parler de l'origine de son trouble si celle-ci n'est pas censée exister ? Il savait que tout venait de son engagement dans S.O.C.L.E. : il avait été militaire pendant plusieurs années, et avait toujours eu une ligne

de conduite droite et réglementaire. D'ailleurs, sa carrière de policier avait évolué très rapidement grâce à cette rigueur et cette droiture qu'il s'était toujours imposées. Il savait pourquoi S.O.C.L.E. l'empêchait de dormir : à cause de cette unité, il devenait un peu un « hors-la-loi ». Pourtant, depuis l'affaire Kères, jamais cette unité n'avait été contactée par Chastaing. Elle était restée tapie dans l'ombre depuis décembre 2013. Cette mauvaise conscience que le lieutenant ressentait n'était due qu'à sa simple implication dans cette entité clandestine. Comment se sentirait-il alors le jour où il faudrait agir ? Cette question le hantait tous les jours. Il avait donné son accord pour protéger les siens, son pays et tous ces innocents naïfs qui ne sauraient jamais à quel point ils étaient passés près de l'apocalypse. De nouveau, il se tourna en maintenant le drap remonté jusqu'à sa taille. Il regarda en direction de la fenêtre et découvrit la lueur légèrement bleutée qui commençait à dessiner cette forme rectangulaire au milieu du mur : le jour allait se lever. Il ferma les yeux de dépit. Encore une nuit de merde, songea-t-il. Il passa la main sur son crâne puis, délicatement, quitta le lit conjugal en direction de la salle de bain. À tâtons, il chercha la poignée de la porte. Il ne voulait pas allumer la lumière, pas question de réveiller ni sa femme ni ses enfants. L'année scolaire se terminait et ces derniers étaient épuisés. Il s'enferma dans la pièce d'eau puis découvrit son visage marqué par le manque de sommeil. Ses yeux bleus, cernés, semblaient pourtant garder toute leur acuité. De son passage dans la grande muette il n'avait pas uniquement gardé la rigueur et la droiture : sa coupe de cheveux témoignait également des années qu'il avait passé à servir le drapeau. Il s'y était habitué et avait gardé cette coupe à la brosse pour coiffer ses cheveux blond foncé. Il ouvrit le robinet d'eau froide et plongea ses deux mains dans l'eau. Il s'arrosa le visage et prit plusieurs minutes pour se préparer. Chaque matin depuis des mois, dès que le jour chassait la pénombre de la nuit, il redevenait ce lieutenant de police parisien, et la notion même de S.O.C.L.E. disparaissait de ses pensées jusqu'à la nuit suivante. C'est au moment où il enfila son jean qu'il entendit la sonnerie du réveil d'Isabelle. Il se tapota sur les joues comme pour se motiver puis, à voix haute, prononça ces mots : « C'est parti. »

— Tu es déjà debout ? demanda la voix derrière la porte. Toujours ces insomnies ?

Mathieu ouvrit la porte et enlaça sa femme.

— Ne t'inquiète pas, ça va passer.

Il déposa un baiser sur ses lèvres et lui fit signe qu'elle pouvait prendre la place. Il descendit jusqu'à la cuisine et commença à préparer le petit déjeuner pour deux. Il avala son café noir tout en préparant un bol de thé pour sa femme.

— Tu devrais consulter un spécialiste, lui dit-elle en le rejoignant quelques minutes plus tard. Tu ne vas pas tenir éternellement sans dormir.

Mathieu lui sourit tendrement.

— Je vais y penser.

Il savait qu'il ne le ferait pas. Il consulta l'horloge du four puis annonça :

— Il va être temps pour moi d'y aller.

Il l'embrassa sur le front et quitta la pièce pour prendre sa veste. Machinalement, il contrôla la présence du téléphone satellite dans la poche intérieure. C'était le seul moyen de communication entre les trois personnes concernées par S.O.C.L.E. : chaque appareil ne contenait que le numéro des deux autres. Comme ils étaient impossibles à tracer ou à trianguler via les réseaux connus, ils leur permettraient de maintenir le contact de la façon la plus discrète possible en cas de besoin. Jamais Isabelle n'avait aperçu ce téléphone, Mathieu avait bien pris soin de le garder à l'abri de son regard. De la même manière, jamais elle n'avait su ce qui s'était passé durant les deux affaires qui avaient mené son mari à choisir cette voie. Il y avait pourtant eu du bon grâce à cette première affaire : ils étaient devenus des amis proches – très proches – de Marjorie et David depuis septembre 2012. Des liens s'étaient créés entre les deux femmes, mais les trois compères n'avaient jamais évoqué la Flamme

Pourpre en présence d'Isabelle. Le lieutenant Deville enfila son blouson de cuir marron – réplique exacte de celui qu'il avait perdu à Malte – puis se dirigea vers la porte de son domicile.

— À ce soir ! lança-t-il.

Il entendit sa femme lui souhaiter une bonne journée alors que Léna et Maxime n'étaient toujours pas réveillés. C'est au moment où il franchit le seuil de sa maison de ville que son téléphone, « l'officiel », choisit de sonner. Il consulta l'écran et découvrit le nom qui s'affichait : Marjorie Corières.

— Marjorie ? Bonjour, qu'est-ce qui t'amène si tôt ? demanda-t-il.

Il n'eut pas le temps d'attendre les explications de son amie pour comprendre que quelque chose n'allait pas. Le ton des premiers mots lui suffit :

— *Je suis morte d'inquiétude, Mathieu, répondit-elle. David a disparu depuis hier soir, je n'ai aucune nouvelle.*

Marjorie semblait plus qu'angoissée : elle était paniquée. Mathieu lui demanda :

— Tu as prévenu la police ?

— *Oui, hier, dès 20 heures. On m'a répondu qu'il fallait attendre, que pour le moment on ne pouvait pas parler de disparition inquiétante. Je leur ai expliqué qu'il était parti avec le mari de la nounou faire du jogging vers 17 h 30 et qu'aucun des deux n'était rentré chez lui.*

Malheureusement, Mathieu savait que la procédure avait été respectée : David devait déjà être inscrit au fichier des personnes recherchées, mais aucune mesure concrète n'était encore prise pour le retrouver. Il n'était pas suicidaire, ne suivait pas de traitement médical particulier et rien ne pouvait laisser présager que sa vie était en danger. Pourtant, Mathieu pressentait qu'il avait effectivement pu arriver quelque chose.

— Je préviens le commissariat qu'ils ne m'attendent pas tout de suite. J'arrive.

Mathieu s'engouffra dans sa voiture. Inutile d'avertir Isabelle, peut-être n'était-ce là qu'un événement bénin. Il chercha le numéro du commissariat dans sa liste de contact et lança l'appel.

— Allô, ici Deville. Je vais être en retard ce matin. Peux-tu lancer une recherche rapide pour moi ?

— *Bonjour Mathieu, rien de grave ?* questionna son collaborateur.

— Je ne sais pas, pour le moment.

— *Je t'écoute.*

— Vois avec les hôpitaux du coin si un certain David Merchant aurait été accepté cette nuit ou hier soir. Il se peut qu'ils soient deux à avoir été pris en charge en même temps.

— *Je te tiens au courant,* répondit Pascal avant de raccrocher.

Mathieu appréciait ce nouvel équipier, muté à sa brigade depuis un an à peine. Il avait rapidement pris ses marques et réagissait exactement comme Mathieu le souhaitait : rapide, efficace, ne désirant pas en connaître plus que ce que son lieutenant lui demandait. Bien sûr, il ne remplacerait jamais Marc, mais leur tandem fonctionnait de mieux en mieux. Un court instant, l'image de Marc se rappela à son souvenir, et une grande tristesse vint s'emparer de lui ; si fort qu'il en eut du mal à déglutir. L'esprit accaparé par l'image de son ami, Mathieu fonça retrouver Marjorie chez elle, bien loin de s'imaginer ce qui l'attendait.

